
BACON PICTURES
PRÉSENTE
78
Locarno Film Festival
CONCORSO INTERNAZIONALE
OFFICIAL SELECTION
FESTIVAL DU FILM DE CABOURG
PANORAMA
2026
LES ARCS
FILM FESTIVAL
TROMSØ
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL
LISA
LOVEN KONGSLI
HERBERT
NORDRUM
SOLO MAMMA
UN FILM DE
JANICKE ASKEVOLD
LE 23 DÉCEMBRE AU CINÉMA
VIRGINIE
FILMS

BACON PICTURES
PRÉSENTE

78 Locarno Film Festival
CONCORSO INTERNAZIONALE
OFFICIAL SELECTION

FESTIVAL DU FILM DE CABOURG
PANORAMA
2026

LES ARCS FILM FESTIVAL

TROMSØ INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

LISA LOVEN KONGSLI

HERBERT NORDRUM

SOLO MAMMA

UN FILM DE
JANICKE ASKEVOLD

NORVÈGE - 1H40 - VOST

LE 23 DÉCEMBRE AU CINÉMA

MATÉRIEL PRESSE DISPONIBLE SUR **WWW.VIRGINIEFILMS.COM**

VIRGINIE FILMS

DISTRIBUTION
VIRGINIE FILMS
VIRGINIE@VIRGINIEFILMS.COM
06 99 34 14 85

RELATION PRESSE
HASSAN GUERRAR
HASSAN.HELEGANT@GMAIL.COM
06 23 24 08 90

SYNOPSIS

Édith, journaliste et mère célibataire, voit son quotidien bouleversé lorsqu'elle découvre l'identité du donneur à l'origine de la naissance de son fils : Niels, créateur de jeux vidéo à succès. Troublée par les comportements de son enfant et ce qu'il pourrait avoir hérité, elle provoque une rencontre sous prétexte d'une interview. Rapidement, des liens intimes se tissent, mais plus Édith s'enfonce dans le mensonge, plus elle menace l'équilibre fragile de sa vie.







BIOGRAPHIE DE JANICKE ASKEVOLD

Janicke est diplômée de l'Atelier Théâtral de Création à Paris. Depuis, elle a mis en scène plusieurs pièces de théâtre. Son court-métrage «*Le Contrat*» a été sélectionné en compétition au Festival du court-métrage de Grimstad en 2020, et son premier long-métrage, «*Sammen Alene*», film tourné pendant le COVID sans moyens est sorti dans les salles norvégiennes en 2021. *Solo mamma* est son premier film soutenu par l'institut de film Norvégien.



ENTRETIEN PAR RÉGINE ARNIAUD

JANICKE ASKEVOLD, RÉALISATRICE DU FILM *SOLO MAMMA*

Régine ARNIAUD : Comment est né *Solo Mamma* ?
Janicke ASKEVOLD: C'est né d'une copine à moi, qui a fait un enfant toute seule. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un qui avait fait ce choix. Je l'ai trouvé très inspirante, ça m'a interpellée. Je me suis dit, au lieu d'attendre de rencontrer la bonne personne, elle a pris son rêve d'avoir un enfant, en main. C'est une bonne manière de choisir son destin. Rapidement, elle s'est posée des questions sur le donneur, elle voulait savoir qui c'était. Son fils grandissait, elle voyait des choses chez lui qui ne venait pas d'elle. Assez facilement, elle a trouvé l'identité du donneur par l'intermédiaire de la clinique, parce qu'au Danemark, c'est facile d'avoir des informations. En France, c'est vraiment interdit, sauf si le donneur a accepté de donner son identité, ce qui n'est pas souvent le cas. Au Danemark, en revanche, on choisit son donneur. On a accès à un enregistrement vocal d'environ 20 minutes, fait par le donneur en présence d'un psychologue. Il parle de lui, de ses rêves, de sa famille, de son enfance et de la façon dont il voit la vie et le monde. On entend sa voix, c'est finalement très intime et très personnel et on a l'impression de connaître un peu cette personne. Mon amie a fini par contacter son donneur sur les réseaux sociaux. Elle ne lui a rien caché et lui a dit tout de suite qui elle était. Et il a répondu positivement. Ils se sont parlé, il est venu en Norvège et ils sont tombés amoureux. Ils sont restés ensemble pendant un moment. Il est devenu le père de l'enfant et il a assumé sa paternité. Ça n'a pas duré longtemps, mais il a gardé un lien avec l'enfant. C'est une magnifique histoire, une comédie romantique à l'envers. J'ai trouvé ça formidable et j'en ai fait le point de départ de mon film, un film sur la maternité d'aujourd'hui, la PMA et ces familles différentes.

RA : *Solo Mamma* s'inspire donc du parcours de vie d'une de vos amies, mais en quoi cette histoire a-t-elle résonné intimement en vous ?
JA : J'avais autour de moi, de plus en plus d'amies qui choisissaient cette voie. Et ça m'a intriguée. J'avais déjà une fille, mais à ce moment là, j'étais célibataire. Je voulais un autre enfant et j'ai sérieusement pensé que ça pouvait être pour moi la solution. Bon, finalement ça ne s'est pas fait de cette façon, mais c'est quelque chose que j'aurais pu faire sans problème, car je trouve cela complètement légitime.

RA : Aujourd'hui, la PMA fait encore débat et dans certains pays, la loi l'interdit carrément. Les pays nordiques, comme la Suède, la Norvège ou le Danemark, sont très en avance sur ce sujet. Pourquoi d'après vous ?
JA : L'égalité hommes/femmes a toujours été très présente dans les pays nordiques et cela depuis longtemps. Les femmes sont économiquement indépendantes, elles peuvent se permettre de prendre leurs propres décisions. Je suis norvégienne et c'est comme ça que j'ai grandi, avec une mère au caractère très fort, qui a toujours travaillé, c'était accepté et ça ne posait aucun problème, finalement, on est un peuple très féministe (rire). Après, il ne faut pas oublier que rien n'est gagné, la PMA pour toutes les femmes, par exemple, n'est légale en Norvège que depuis 2020, c'est juste un an avant la France. C'est vraiment le Danemark le pionnier, il a légalisé la PMA en 2005, je crois, ça fait 20 ans, c'est vraiment le pays le plus libéral de tous les pays scandinaves. Là-bas, le don de sperme est devenu totalement banal, c'est comme donner son sang. Les hommes le font par générosité, pour aider les autres.

RA : Votre film ne questionne, à aucun moment, le choix qu'a fait Edith, votre personnage principal, d'avoir un enfant toute seule. Ce n'est pas un sujet. Est-ce de votre part un besoin de normaliser cette forme de parentalité, très différente du modèle patriarcal?
JA : Oui, pour moi, dès le départ, c'était quelque chose d'acquis. En Norvège, c'est accepté, il n'y a plus de débat. Donc je ne trouvais pas ça très intéressant, je voulais aller au-delà de la question de la moralité. Ce qui m'intéressait, c'était vraiment le voyage émotionnel d'Edith. Ses problématiques de maman solo, les questions qu'elle se pose par rapport à son fils, son besoin de comprendre d'où vient son enfant. Ça reste quand même la grande question, même si aujourd'hui il y a beaucoup de familles recomposées, on a quand même besoin de comprendre d'où l'on vient au niveau biologique.

RA : Est-ce pour retrouver vos racines, que vous avez souhaité tourner en Norvège et pas en France ? Vous vivez en France depuis 25 ans et vous auriez très bien pu raconter la même histoire ici. Pensez-vous qu'il y aurait eu plus de conflits, plus de résistance en France ?
JA : Je pense que oui. Si mon histoire s'était déroulée en France, j'aurais eu besoin de plus expliquer les choses, il y aurait sans doute eu plus de débats autour de la moralité. J'aurais peut-être même été obligé d'en faire une comédie (rire). En tout cas, ça n'aurait pas été du tout le même film. Mais j'ai choisi la Norvège et c'était un choix délibéré, d'abord parce que je connais beaucoup de mamans solos là-bas, mais surtout parce que c'était mon premier film et que j'avais envie et besoin d'explorer mes racines, pour trouver mon langage cinématographique.



RA : Souhaiteriez-vous, d'une certaine façon, que votre film serve de révélateur et réveille les consciences ?
JA : Oui, j'aimerais beaucoup que mon film soit un déclic. J'ai très envie de faire comprendre qu'un enfant élevé par une mère solo, est tout autant épanoui et heureux que n'importe quel autre enfant. Je pense que c'est important qu'on ose en parler. On a peur de poser des questions et ça crée une stigmatisation de ces familles. Donc normaliser, c'est très important et je pense que le cinéma peut aider. Un exemple : On a fait une projection du film en Pologne, où la PMA est strictement interdite. Certaines personnes dans le public, n'en avaient même jamais entendu parler. Ils ne savaient pas du tout qu'il était techniquement possible d'avoir un enfant de cette manière et que ça existait dans d'autres pays. Leur gouvernement refuse absolument d'aborder ce genre de sujet. Le cinéma amène la possibilité et la liberté de parler de ces sujets tabous. Les réactions des gens étaient extraordinaires, de l'étonnement, de la surprise, beaucoup de curiosité, il y a eu mille questions dans les échanges qui ont suivi la projection, on a dépassé l'horaire prévu et le cinéma a dû fermer plus tard (rire)

RA : Comment avez-vous travaillé pour écrire et construire le film ? Avez-vous fait des recherches en amont, discuté avec des médecins, des psychologues, des sociologues, pour mieux comprendre le sujet ? Est ce que votre film est basé sur la stricte réalité ?
JA : J'ai commencé par contacter des mères solos, d'abord à Oslo, puis dans tout le pays. J'ai écouté leurs histoires. J'ai eu à cœur de bien comprendre pourquoi elles avaient fait ce choix, les joies, les hontes, les peurs qu'elles avaient ressenti. Je tenais beaucoup à pouvoir parler sans filtre avec elles. Ça, c'était vraiment le plus important, ma plus grande inspiration pour le film. Après, j'ai rencontré des médecins qui travaillent par exemple, sur le sujet de l'anonymat des donneurs. C'est une problématique importante, car aujourd'hui, c'est pratiquement devenu impossible de rester anonyme. Il faut le reconnaître, c'est quand même un problème. Ça a fait baisser le nombre de donneurs, car certains hommes donnent leur sperme sans le dire à leur entourage, ils ont déjà une famille et c'est très délicat comme situation. Il y a aussi des donneurs qui ont juste envie de rester anonymes et on doit respecter tout cela. Donc c'est une vraie question, on doit vraiment y réfléchir. En Norvège, dans les hôpitaux publics, on ne peut pas choisir son donneur. On ne sait rien de lui. C'est le médecin qui choisit. Mais il y a des femmes qui ne sont pas d'accord, elles veulent avoir un contrôle, elles considèrent que ce n'est pas au médecin de choisir leur donneur. Elles contestent l'anonymat, car elles veulent pouvoir répondre à leur enfant, si un jour il ressent le besoin de connaître ses origines paternelles. C'est logique quelque part, parce que ça peut créer des conflits, des souffrances. J'ai tenu à écouter les différents avis, pour comprendre ces enjeux sociétaux. Mon film est une fiction, mais je voulais vraiment rester ancrée dans la réalité et que tout soit réaliste.

RA : Votre film dresse également le portrait d'une communauté de mères solo bien particulière. Elles ont décidé de partager le même donneur, créant ainsi des fratries, de demi-frères et de demi-sœurs. Pourquoi avoir choisi de mettre un coup de projecteur sur ces familles en particulier ?
JA : Là aussi ça part d'une maman solo que j'ai rencontrée. C'est une façon d'agrandir et de consolider la famille, c'est rassurant, elles se regroupent autour de leurs enfants issus du même donneur et se disent que s'il leur arrive quelque chose, elles ne seront pas seules. C'est une histoire de solidarité, de soutien. Elles partagent des moments de vie, se donnent des conseils. Elles savent que plus tard, leurs enfants auront le choix de garder ou non un lien avec ce demi-frère ou cette demi-sœur. J'ai voulu en parler dans mon film, car émotionnellement c'était très puissant.

RA : Vous avez tenu à ce que certaines des femmes que vous avez rencontré au cours de vos recherches, vous accompagnent tout au long du processus de réalisation de votre film. En quoi était-ce important pour vous ?
JA : Oui j'ai vraiment tenu à impliquer ces femmes, j'avais besoin qu'elles me donnent leur avis, qu'elles m'arrêtent si quelque chose était indélicat ou pas juste. Elles ont été pour moi en quelque sorte, « des cautions de réalité », pour que mon film ne s'égare pas. Ces mamans solos ont fait vraiment partie de l'aventure du début jusqu'à la fin. Je leur ai fait lire le scénario, elles sont venues sur le tournage, je leur ai montré le premier montage du film. D'ailleurs, une des actrices, qui joue l'autre mère, avec qui Edith partage le donneur, a eu dans la vraie vie, deux enfants toute seule. Au moment du tournage, le plus petit avait trois mois et on faisait des pauses allaitement. Je tenais à ce que tous les membres de mon équipe respectent ça. La production aussi a été d'accord, et c'était courageux, car ça demande du temps supplémentaire de respecter le rythme alimentaire d'un bébé. Quand il avait besoin de manger, on arrêtait de tourner et on reprenait quand le bébé était d'accord. Pour moi, aussi c'était important parce que quand j'étais actrice, j'ai perdu un rôle parce que j'étais enceinte. Ça m'avait beaucoup énervée à l'époque et je ne voulais pas que d'autres femmes vivent la même expérience. Sur mon tournage, les femmes enceintes et les bébés étaient les bienvenus.

RA : Justement, comment s'est passé le tournage ?
JA : C'était très doux. On avait des journées très courtes de 8 heures, car on tournait souvent avec des enfants. Le petit garçon qui joue le fils d'Edith avait 4 ans et demi. On ne pouvait pas lui demander de faire de nombreuses prises, on avait donc une fenêtre de prise très courte, il fallait être efficace tout de suite. Sur le plateau, tout le monde savait exactement ce qu'il devait faire, car on avait beaucoup répété en amont, avec le chef opérateur, le cadreur, toute l'équipe technique et bien sûr les autres acteurs. C'était très fluide, franchement. On a eu aussi beaucoup de chance avec le temps. En Norvège on ne sait jamais quel temps il va faire et on tournait beaucoup en extérieur et en lumière du jour, mais on a eu une bonne étoile.



RA : Quels ont été les défis du casting ? Comment avez-vous réussi à réunir les deux formidables acteurs principaux : Lisa Loven Kongsli et Herbert Nordrum ?
JA : Je ne les connaissais pas du tout, mais je les admirais énormément tous les deux. Après, c'était très important pour le film, que l'alchimie entre eux fonctionne. On a fait des improvisations et c'était incroyable. Ensemble, ils avaient vraiment une alchimie très particulière, très intéressante. Pendant les essais, j'ai pleuré parce que c'était tellement plus que tout ce que j'avais pu imaginer. Je voyais mes personnages, il n'y avait aucun doute. Pour le casting du rôle du fils d'Edith, j'ai eu aussi de la chance, on a choisi le plus petit, il avait 4 ans. Il y avait en lui quelque chose de très pur, que n'avaient pas les autres enfants qui étaient un peu plus âgés. C'est un vrai acteur, je l'ai senti tout de suite. Il avait envie d'être là. Ce qui était très important, je voulais vraiment sentir l'envie de l'enfant et pas celle des parents. Ses parents travaillent dans le cinéma. Ce qui était pratique, car ils lui faisaient répéter ses dialogues à la maison. Ils étaient un peu coach. Il arrivait sur le plateau en connaissant parfaitement son texte. Il avait 15 jours de tournage. C'est beaucoup pour un enfant.

RA : Votre expérience d'actrice vous a-t-elle aidé à diriger vos acteurs et plus largement à réaliser votre film ?
JA : En tant qu'actrice, je connaissais déjà les plateaux de tournage, ça ne m'intimidait pas. Donc d'une certaine façon, ce n'était pas une première fois (rire). J'adore travailler avec les acteurs, c'est quelque chose qui me fascine car je sais, pour l'avoir vécu, à quel point c'est dur. Je pense et j'espère être une directrice d'acteurs douce, très ouverte aux propositions, mais je sais aussi ce que je veux. Pour moi, le dialogue est très important et je tiens à ce que l'on fasse en amont, un vrai travail de répétition. Je pense que c'est quelque chose qui me vient du théâtre, pour moi, c'est extrêmement important. On travaille les dialogues pour que ça sonne vraiment naturel, mais j'essaie de ne pas leur imposer quelque chose, s'ils ne le sentent pas.

RA : Malgré le sérieux du sujet, votre film manie habilement l'espièglerie et même la drôlerie. En France, on associe pas forcément l'humour aux pays du nord. Est-ce de notre part, une méconnaissance de l'âme scandinave ?
JA : Oh oui sans doute (rire). Vous savez je trouve qu'il y a beaucoup d'humour chez Joachim Trier, par exemple, je trouve sa Trilogie d'Oslo très drôle, mais c'est un humour scandinave, donc un peu particulier, assez sec, peut-être plus proche de l'humour britannique, que de l'humour français. Mon point de départ a été le drame et puis l'humour est venu naturellement. Dans la culture norvégienne, on aime bien ne pas trop se prendre au sérieux. On est très pudique et l'humour scandinave vient de là. On parle pas trop en Norvège et d'ailleurs quand j'écrivais le scénario, je faisais attention à ce que les dialogues soient très épurés, l'important, c'est ce qui se passe entre les lignes et ce que l'on ose pas dire.

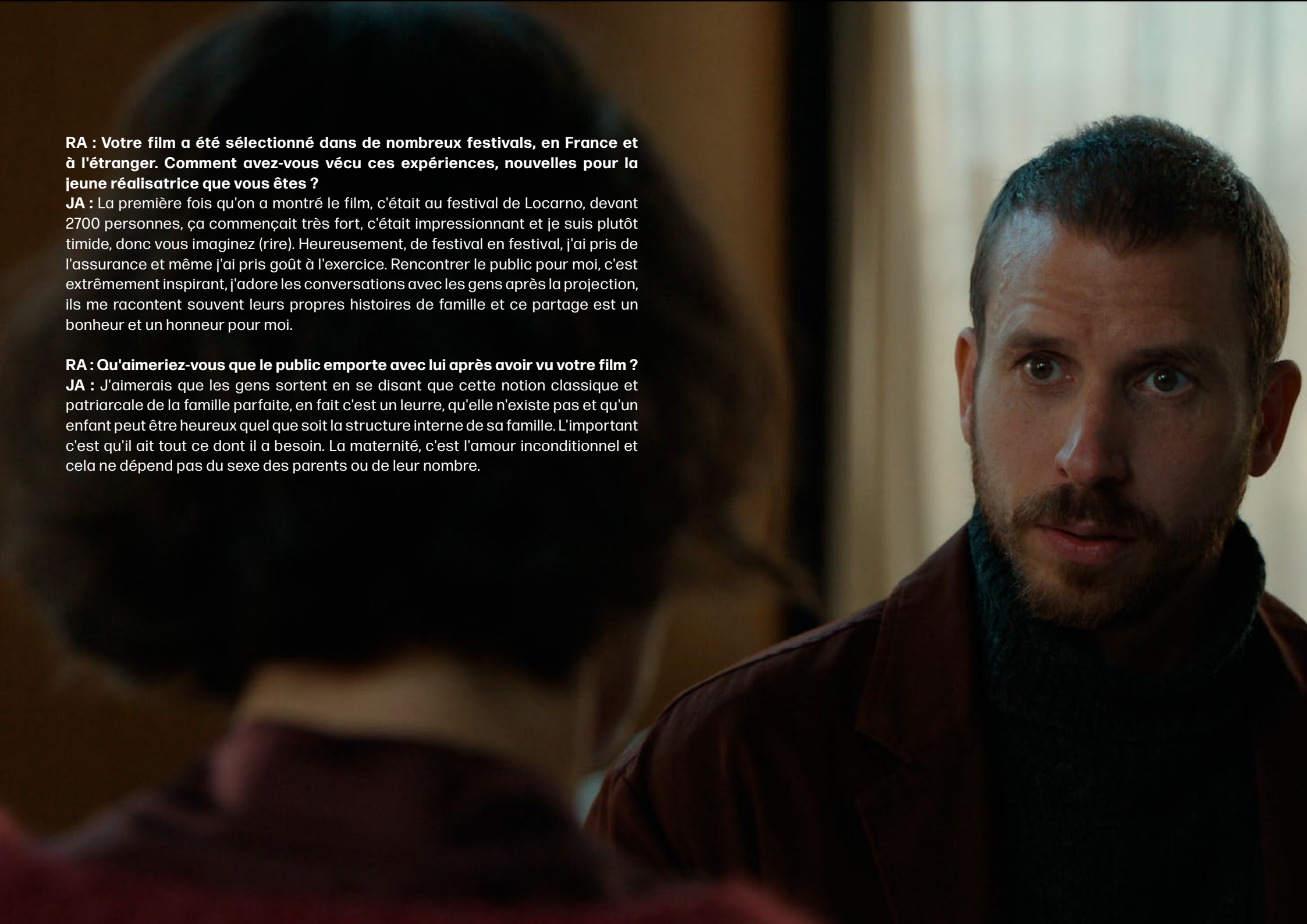
RA : Quel a été pour vous le déclencheur qui vous a fait passer derrière la caméra ?
JA : En fait je crois que j'ai toujours voulu être metteuse en scène, d'abord au théâtre, puis au cinéma. J'étais curieuse et je voulais apprendre toutes les techniques cinématographiques. Je réalisais de petits courts métrages où je faisais tout moi-même. Mais c'est au moment de la pandémie du covid que je me suis réellement lancée, je me suis dit : « c'est maintenant, faut y aller… ». J'ai tourné en 13 jours, avec deux autres actrices, un petit long métrage non financé, qui a fini par sortir en Norvège, mais c'était un brouillon, je considère que mon premier film, c'est *Solo mamma*.

RA : Avez-vous eu des difficultés à monter votre projet ? Le thème du film a-t-il été un obstacle ?
JA : Étrangement non, l'institut norvégien du film a été enthousiaste, ils ont donné tout de suite 70% du budget. Ensuite on a cherché le complément à l'étranger et chose étonnante, on a eu la participation financière de pays où faire un enfant toute seule est encore interdit, Lettonie, Lituanie. C'est un sujet chaud dans ces pays, ils savaient que ça allait créer des débats et peut-être qu'ils se sont dit que ce film avait un potentiel intéressant et pouvait faire des entrées. Après c'est un film à petit budget, 1 million et demi. J'ai eu de la chance, on a pu boucler financièrement très vite et le film s'est fait en 4 ans, ce qui est relativement rapide pour un premier long métrage.

RA : Justement, pour ce premier long métrage, quelles ont été vos inspirations artistiques ?
JA : Je dirais tout de suite Agnès Varda et Paul Thomas Anderson et plus largement, l'expressionnisme allemand, et Billy Wilder, avec son « Boulevard du Crépuscule », c'est vraiment un film que j'aime depuis toujours. Il y a une théâtralité qui m'a inspiré dans *Solo Mamma*. Particulièrement dans la scène où Edith, pour la première fois, dépasse la limite morale et débarque à la porte de son donneur. Je voulais que le décor du lieu, mais aussi l'image soit ultra graphique, que les lignes soient claires, très épurées. On a joué avec le zoom, mais sur des plans totalement fixes. On a laissé tourner la caméra, on a évité de couper pour laisser aux acteurs le temps de jouer pleinement. On a fait peu d'images, donc on a réfléchi longtemps sur quelles images on allait faire.

RA : Votre film a été sélectionné dans de nombreux festivals, en France et à l'étranger. Comment avez-vous vécu ces expériences, nouvelles pour la jeune réalisatrice que vous êtes ?
JA : La première fois qu'on a montré le film, c'était au festival de Locarno, devant 2700 personnes, ça commençait très fort, c'était impressionnant et je suis plutôt timide, donc vous imaginez (rire). Heureusement, de festival en festival, j'ai pris de l'assurance et même j'ai pris goût à l'exercice. Rencontrer le public pour moi, c'est extrêmement inspirant, j'adore les conversations avec les gens après la projection, ils me racontent souvent leurs propres histoires de famille et ce partage est un bonheur et un honneur pour moi.

RA : Qu'aimeriez-vous que le public emporte avec lui après avoir vu votre film ?
JA : J'aimerais que les gens sortent en se disant que cette notion classique et patriarcale de la famille parfaite, en fait c'est un leurre, qu'elle n'existe pas et qu'un enfant peut être heureux quel que soit la structure interne de sa famille. L'important c'est qu'il ait tout ce dont il a besoin. La maternité, c'est l'amour inconditionnel et cela ne dépend pas du sexe des parents ou de leur nombre.



LISTE ARTISTIQUE

Edith Lisa Loven Kongsli
Niels Herbert Nordrum
Sigurd August Heger-Bratterud
Dorte Celine Engebrigtsen
Selma Stine Fevik
Trine Trude-Sofie Olafsrud Anthonsen
Amanda Alma Heger-Bratterud
Marie Nasrin Kushrawi
Thorbjørn Rolf Kristian Larsen
Molly Carina Thyvold





LISTE TECHNIQUE

Film *Solo Mamma*
Pays Norvège, Danemark, Lituanie, Lettonie, Finlande
Langue Norvégien
Durée 100 min
Genre Drame
Réalisatrice Janicke Askevold
Casting Lisa Loven Kongsli & Herbert Nordrum
Scénariste Jørgen Færøy Flasnes, Mads Stegger & Janicke Askevold
Chef opérateur Torjus Thesen
Monteur Patrick Larsgaard
Producteurs Rebekka Rognøy, Magnus Nygaard Albertsen, Gary Cranner
Musique Paulius Kilbauskas - Karlis Auzans - Vygintas Kisevicius
Productions Bacon Pictures Oslo (Norvège), Dansu Films (Lituanie), Mistrus Media (Lettonie), Its Alive Films (Finlande), Bacon Pictures CPH (Danemark)
Ventes internationales Playtime - Julie Griesser - julie@playtime.group
Distributeur France Virginie Films - virginie@virginiefilms.com
World Premiere Concorso Internazionale - Locarno Film Festival 2025

